

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \)](#) [Item](#)[209. Paris, Samedi 6 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

209. Paris, Samedi 6 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Politique \(France\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Récit](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1839-07-06

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais

Cote572, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription209

Paris, samedi 6 Juillet 1839-8 heures

Voilà enfin du vrai soleil. Je

voudrais être sûr que vous l'avez aussi. Je n'en joui qu'avec doute comme si je n'étais pas sûr de l'avoir moi-même.

Hier après dîner, j'ai fait une course immense. J'ai été à pied du haut de la rue de Breda au bout de la rue du Bac. Je ne sais pourquoi je vous dis les noms ; ils n'ont pas de sens pour vous. Mais c'est très long. J'ai traversé les Tuileries à 8 heures et demie. Le temps était charmant; le jardin plein, la musique militaire devant le chateau excellente. J'ai traversé en doublant le pas. Il m'était très désagréable de ne pouvoir vous chercher là. Je n'aurais pas voulu m'y plaire.

J'allais faire une visite à M. Rossi dont j'aime la conversation. Je l'ai trouvé entre ses deux chiens, un beau chien de chasse anglais que lui a donné M. Scarlett et un joli lévrier blanc qui lui vient de Mad. de Boigne. Il les aime. Je n'ai jamais compris qu'on aimât des chiens. J'en ai un pourtant que je soigne comme si je l'aimais. Mon fils me l'a laissé.
10 heures

Je viens de voir le Duc de Broglie, très frappé du discours du Procureur Général, hier à la cour des Pairs, M. Frank Carré. Il a parlé deux heures avec un grand talent et un grand effet en grand magistrat, refusant, enlevant aux accusés toute grandeur de parti ou de passion politique, et au nom du plus simple bon sens de la plus vulgaire morale les réduisant à n'être que des bandits ou des fous de bas étage. Ils en ont été eux-mêmes troublés consternés, atterés. Prévenus et avocats écoutaient silencieusement, les yeux baissés, l'air humilié et contrit. C'était une scène très imposante. Si l'on eût été aux voix sur le champ, les conclusions du Procureur général auraient été adoptées à l'unanimité. On dit que son discours sera inséré, par ordre et aux termes des lois de septembre, dans tous les journaux sans exception, y compris les journaux républicains afin qu'il arrive à tous ceux qui ont besoin de l'entendre. Les avocats commencent aujourd'hui et finiront Lundi. L'arrêt sera rendu probablement Jeudi prochain. On croit à deux condamnations à mort, et à plusieurs condamnations aux travaux forcés. L'idée qui paraît dominante, c'est de les traiter comme des accusés ordinaires, abstraction faite de toute considération politique, et de leur appliquer purement et simplement le code pénal.
Un peu d'agitation recommence. Il y a eu hier,

rue St Denis une légère ombre de rassemblement. Je vous le dis pour que vous sachiez tout, et parce que vous êtes encore plus curieuse que craintive. Mais ce n'est, et ne sera rien. Ils sont matériellement impuissants, et moralement très intimidés quoique furieux.

Midi

J'ai un mouvement d'impatience de revenir à vous deux ou trois fois par jour sans jamais vous voir en effet, et par pure fiction. Les fictions s'usent vite. Je vous reviens pourtant. J'ai là, dans la pièce à côté un peintre qui copie, mon portrait pour je ne sais quelle collection. C'est la quatrième ou cinquième fois depuis deux ans. Je méprise beaucoup les petits plaisirs d'amour-propre, et pourtant je les sens. Bien passagèrement, il est vrai ; mais enfin, je les sens et si je ne les sentais pas, je ne vous dirais pas ce que je vous dis là. Je ne le dis qu'à vous. Ne le redites à personne. Au fait, j'ai droit qu'on ignore que ces plaisirs là me touchent un peu, car je les méprise infiniment. Adieu. Je vous quitte pour écrire à ma mère. Tout le monde va bien au Val-Richer. Mais on s'y ennue un peu sans moi. Les orages ont fait beaucoup de mal tout à l'entour. Vous ne savez pas ce que c'est que le mal des orages Vous ne savez rien. Vous avez vécu dans votre Ambassade comme un moine dans sa cellule. étrangère à tout excepté au sort des Etats. Adieu Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 209. Paris, Samedi 6 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-07-06.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 19/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1735>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Samedi 6 juillet 1839

Heure 8 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Bade

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024
